

**Mamoru Hosoda**  
**Les voyageurs du temps**

Julien Fonfrède

Number 194, March 2020

Imaginaires du cinéma pour enfants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93079ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fonfrède, J. (2020). Mamoru Hosoda : les voyageurs du temps. *24 images*, (194), 34–35.

# Mamoru Hosoda

## Les voyageurs du temps

PAR JULIEN FONFRÈDE



↑ Les enfants loups (2012)

Hayao Miyazaki à la retraite (même si de retour, prochainement, pour un dernier film) et Isao Takahata parti pour toujours dans l'ailleurs de la nuit, il est encore heureusement un cinéaste vedette de l'animation japonaise qui reste et compte. Mamoru Hosoda (sept longs métrages à son actif) a bel bien déjà sa place au panthéon de *l'anime*. Chaque nouvelle création du cinéaste est dorénavant un évènement essentiel pour tout enfant qui mérite le beau. Un monde fantastique de voyages spatio-temporels qui ne cesse de se renouveler, avec toujours à la clef de bouleversantes réflexions sur la famille, mais surtout sur le temps. Dans ses créations éminemment personnelles (souvenirs d'adolescence, naissance d'un premier ou d'un deuxième enfant, etc.), Hosoda part d'un quotidien bien réel pour élargir celui-ci naturellement sur le terrain de l'aventure et d'un imaginaire qui force autant le rêve que la pensée. Au sein de sa filmographie, le rapport au temps est primordial et son traitement un défi cinématographique où le

fond et la forme vont ensemble proposer de complexes leçons de vie. Avec toujours une sensibilité sage qui ne peut que rendre meilleur.

Dans *La traversée du temps* (2006), le cinéaste évoque l'adolescence à travers une jeunesse au féminin qui se cherche du côté de l'amour, au fil d'un été. L'héroïne peut faire des bonds dans le temps qui la ramènent toujours un peu en arrière. Elle rencontre dans le présent l'amour de sa vie, en la personne d'un garçon qui vient du futur et qui devra bientôt y retourner. Dans ce film, l'amour devient un sentiment qui s'extrait de toute linéarité temporelle. Il est un temps que l'on doit toujours rattraper, que l'on veut dépasser, en allant toujours plus vite, sans jamais le moindre espoir de réussite. Le résultat n'est rien de moins qu'une géniale fresque romantique (et quantique) sur l'acte de grandir. Dans *Summer Wars* (2009), le temps est cette fois un espace qui se dédouble parallèlement. Là, toutes les générations vivantes d'une famille au passé guerrier légendaire s'en vont combattre, dans le monde virtuel d'OZ, une intelligence artificielle maléfique qui met en péril le futur de l'humanité (il est évident que Spielberg a analysé ce film avant de faire son *Ready Player One*).

Si avec ces deux films, le cinéaste expérimentait encore, c'est en 2012 qu'il signe son opus probablement le plus abouti : *Les enfants loups*, une fresque qui rappelle autant Thomas Pynchon que Jack London. Ce canevas sentimental détaille treize ans de la vie d'une famille sur deux heures, partant de l'amour d'une humaine et d'un homme loup pour relater ensuite la vie des deux enfants loups nés de cette relation. Pour la première (et seule) fois chez Hosoda, le temps est ici linéaire, tout en étant étiré et condensé à profusion afin de nous permettre de suivre quatre vies et deux générations. L'animal et l'homme, l'enfant et l'adulte, le réel et le fantastique sont pensés comme un tout, ensemble et au même niveau, pour questionner le désir complexe de tout individu d'appartenir ou non à la société qui l'entoure. À n'en point douter, *Les enfants loups* est un chef-d'œuvre porté par un émerveillement féérique qui bouleverse. Une fable humaniste pour les animaux que nous sommes.

Avec *Le garçon et la bête* (2015), Hosoda retourne aux univers spatio-temporels superposés. Cette fois, c'est par l'entremise d'un orphelin, qui découvre dans sa ville un monde parallèle habité de bêtes fantastiques, qu'il aborde la gestion des violences intrinsèques à l'enfance. Au gré de leurs voyages entre les deux mondes, le garçon et la bête (créature poilue à la fois maître d'armes et futur alter ego) apprendront à vivre ensemble, autant côte à côte que l'un dans l'autre. Cette cohabitation fusionnelle d'espaces, de temps et d'individus est à nouveau exploitée brillamment dans *Mirai, ma petite sœur* (2018). Un très jeune enfant y voit sa vie bousculée par la naissance de sa sœur, Mirai (qui signifie « futur »). Kun vit des frustrations et de la jalousie de ne plus être le centre du monde ; bientôt, la situation s'envenime et le temps va se mettre à dérailler. Passé, présent et futur vont se rencontrer, à la faveur d'un voyage fou pour l'enfant (à travers sa famille et l'histoire du Japon), aux côtés d'une Mirai adolescente débarquée du futur pour conjurer ses propres angoisses.

Chez Mamoru Hosoda, le temps est fait de strates qui se superposent et s'enchevêtrent. Mais le cinéma est aussi une invention magique qui permet de le tordre magnifiquement, de l'étirer et surtout de s'amuser à l'arrêter. Une belle leçon de physique quantique expliquée aux enfants ou une fable du moment présent repensée au sein de grandes et belles histoires familiales. On attend impatiemment le prochain film.